Cahiers d'Asie centrale

1/2 | 1996
Inde-Asie centrale : routes du commerce et des idées

Relations entre l'Asie centrale et l'Inde à l'époque hellénistique

Claude Rapin

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/asiecentrale/417
ISSN : 2075-5325

Éditeur
Éditions De Boccard

Édition imprimée
Date de publication : 1 juin 1996
Pagination : 35-45
ISBN : 2-85744-870-8
ISSN : 1270-9247

Référence électronique
Claude Rapin, « Relations entre l'Asie centrale et l'Inde à l'époque hellénistique », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 1/2 | 1996, mis en ligne le 01 février 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/asiecentrale/417

© Tous droits réservés

Relations entre l'Asie centrale et l'Inde à l'époque hellénistique

Claude Rapin

La colonie gréco-bactrienne d'Aï Khanoum, à la frontière nord de l'Afghanistan, constitue une source majeure pour l'étude de l'hellénisme extrême-oriental. La trésorerie du palais du dernier roi grec ayant régné en Bactriane orientale, Eucratide, a fourni un ensemble de trouvailles riches en informations sur les dernières années du royaume gréco-bactrien[1]. Ces trouvailles mettent en lumière la vitalité du pouvoir hellénique à la veille des invasions nomades qui détruisirent la ville vers 145 av. J.-C., notamment la politique de conquête qu'Eucratide entreprit en direction de l'Inde pendant les dernières années de son règne[2]. La concentration dans le trésor de nombreux objets d'origine indienne, qu'on ne constate guère dans le reste de la ville, met en lumière la prédominance de rapports de type militaro-politiques, voire culturels, entre les Grecs du nord et les Grecs du sud de l'Hindou-Kouch. Les relations commerciales transasiatiques, apparemment faibles au temps des Grecs, seraient avant tout un phénomène postérieur à la chute du pouvoir grec, dans le sillage des nomades qui parvinrent en Inde dans le cours du I^er^ siècle avant Jésus-Christ[3].

Le contexte matériel de l'implantation grecque en Asie centrale n'a commencé d'être véritablement compris qu'à la suite de l'exploration

d'Aï Khanoum. C'est surtout à partir des vestiges de cette ville – trouvailles numismatiques, épigraphiques, architecturales, objets d'art et de la vie quotidienne d'origine locale ou importée – qu'a pu être esquissé un portrait de l'hellénisme centre-asiatique[4]. La reconnaissance de cette culture a permis par la suite de mieux expliquer sa diffusion ultérieure vers le sud, au delà de l'Hindou-Kouch, et de comprendre comment elle a pu subsister et se développer pendant des siècles dans le cadre de l'empire kouchan, comme l'attestent avec vigueur des villes telles que Begram ou Taxila.

L'étude de la présence grecque en Inde même, qui permettrait une comparaison efficace avec la Bactriane, reste difficile, en raison du nombre insuffisant de sites explorés[5] : Taxila, l'une des capitales grecques du Pendjab occidental, laisse de nombreuses questions non résolues, en dépit du nombre de trouvailles qui y ont été faites et de la publication substantielle qui leur a été consacrée[6]. Il est difficile d'évaluer les limites des différentes agglomérations qui ont constitué la ville ; d'autre part les couches hellénistiques, difficiles à distinguer des couches antérieures et postérieures, n'ont été qu'effleurées, notamment sur le site ancien de Bhir Mound et la phase initiale de Sirkap. À l'époque hellénistique, la ville de Châsada, l'ancienne capitale grecque du Gandhara, se caractérise notamment par son plan orthogonal de type apparemment hellénique, mais l'exploration archéologique n'a fait qu'effleurer le site[7]. Pour le Swat, enfin, on peut citer les fouilles italiennes des sites d'Udegram et de Birkot, Ora et Bazira des sources classiques[8].

Avec Alexandrie d'Arachosie (Kandahar) et Alexandrie du Caucase (Begram), l'ensemble de ces sites permet de dresser un premier état de la question sur le développement de l'hellénisme du domaine indianisé du sud de l'Hindou-Kouch. Au nord et au sud de la chaîne, l'influence de l'hellénisme n'a cessé de varier au gré de l'histoire des royaumes grecs et indiens : l'apogée de cette influence, qui correspond à la seule période où les deux versants de l'Hindou-Kouch sont simultanément sous pouvoir grec, n'est que de courte durée et se situe entre 190 et 130 avant notre ère environ. Au début du II^{e} siècle, l'Inde est encore sous le pouvoir indien des Mauryas. Au delà de 130, il n'existe plus d'État grec en Bactriane[9]. Le deuxième quart du II^{e} siècle connaît l'extension géographique maximale de l'hellénisme extrême-oriental. La communauté culturelle qui couvre l'ensemble de ces territoires ne signifie cependant pas qu'il y ait eu une véritable unité politique. Cette période

est dominée par des rivalités entre souverains grecs, comme celles qui opposent le roi de Bactriane Eucratide à Ménandre, souverain des territoires indiens, connu pour ses sympathies envers le bouddhisme et célèbre en Inde sous le nom de Milinda[10].

Cette présentation schématique du cadre historique nous permet de nous faire une idée de ce qu'ont pu être les étapes de l'hellénisation. En Bactriane la colonisation débute dès l'expédition d'Alexandre (330-327) et accompagne toute la durée de l'État indépendant gréco-bactrien jusqu'au II^{e} siècle, véhiculant un hellénisme nourri d'emprunts directs au monde méditerranéen[11]. Au sud de l'Hindou-Kouch, la colonisation grecque est stoppée par la montée des Mauryas, quelques décennies après l'expédition d'Alexandre. Mais avant leur passage sous l'autorité indienne à la suite de l'accord entre Séleucos I^{er} et Chandragupta en 303[12], d'anciennes colonies grecques, comme Kandahar en Arachosie, dans le sud de l'Afghanistan, ont eu le temps de développer leur hellénisme en profondeur. Dans la vallée de l'Indus, l'apport hellénique ne commence à se manifester que tardivement, à partir de la conquête du souverain gréco-bactrien Démétrios I^{er}, autour de 190 av. J.-C. L'hellénisme qui s'y développe alors n'est donc plus le fruit d'apports directs de l'Occident, mais d'un courant originaire du nord, de la Bactriane, et nourri par des vagues successives de colons : certains sont venus avec les armées de conquérants comme Démétrios, d'autres sont issus peut-être d'Arachosie, d'autres, enfin, ont vraisemblablement été chassés des territoires de la Sogdiane et de la Bactriane après que ces provinces furent tombées aux mains des nomades Sakas et Yuehchih. À la différence de ce qui se produit en Bactriane, ce développement tardif de l'hellénisme s'effectue graduellement, non sous l'impulsion d'un pouvoir colonial fort, mais plutôt à travers des colons grecs, qui n'atteindront jamais un nombre suffisamment élevé pour imposer une autorité absolue sur la population indigène[13].

Les données susceptibles d'éclairer le problème des échanges entre les deux régions reposent pour l'essentiel sur les parallèles entre les trouvailles d'Aï Khanoum et celles de Taxila. Entre le nord et le sud de l'Hindou-Kouch, la nature de l'hellénisation varie en fonction du rôle que joua de tout temps le fonds culturel indigène. Indépendamment des productions indiennes provenant de la trésorerie d'Aï Khanoum, les trouvailles communes aux deux villes représentent presque exclusivement des productions d'inspiration hellénique. Il s'agit essentiellement

d'objets de la vie quotidienne, à savoir de la vaisselle céramique et des catégories d'objets bien typés comme les palettes de schiste, des éléments de serrurerie et des productions en bronze comme les encriers, les calames ou des objets de type décoratif[14]. En revanche on notera qu'on ne rencontre ni à Taxila ni dans l'ensemble du Gandhara toutes les catégories de productions artisanales de la Bactriane : manquent par exemple les alabastres, si fréquents dans le monde hellénique, ou les strigiles indissociables de la vie du gymnase grec et de l'usage de l'huile d'olive[15].

Les instruments et objets de la vie quotidienne ne sont pas seuls à donner une image des mœurs et des mentalités. D'autres témoignages contribuent à éclairer cette société de l'époque hellénistique, dans laquelle se conjuguent fonds culturel local et culture hellénique[16]. Citons, à titre d'exemple, l'opposition qui se dégage vers le milieu du III^{e} siècle avant notre ère, dans le domaine religieux et moral, entre le monde indo-grec et le monde gréco-bactrien : à Kandahar, les inscriptions indiennes, mais en langue grecque, de l'empereur maurya Ashoka s'adressent spécialement à la minorité grecque pour la transmission de préceptes bouddhiques, montrant ainsi l'impact de la culture indienne dans l'esprit des colons. À Aï Khanoum, en revanche, une grande stèle dressée dans le mausolée du héros fondateur de la ville, Kinéas, prône d'autres valeurs morales, liées à l'hellénisme méditerranéen et sans rapport avec la culture locale, à savoir les maximes delphiques. Un décalage du même ordre se manifeste dans la différence de statut des cultes indigènes par rapport au pouvoir royal. C'est en Inde seulement que, à l'époque même de l'hégémonie grecque, des cultes purement locaux ont pu accéder au rang de culte officiel : c'est ce qu'attestent les monnaies bilingues d'Agathocle et de Pantaléon dans les années 180-175[17]. En Bactriane, en revanche, le culte officiel tel qu'il est représenté par les monnaies reproduit presque systématiquement le panthéon classique[18]. En ce qui concerne l'architecture et le décor des temples, tous, tant en Bactriane (Aï Khanoum, Dil'berdžin ou Takht-i Sangin), que dans le Gandhara (temple C de Jandiâl) sont de type syncrétique gréco-oriental[19]. Mais, en Bactriane, la statuaire religieuse monumentale relève de l'art hellénistique[20], alors que le temple de Taxila, s'il était bien consacré, comme nous le pensons maintenant, au panthéon hindou, abritait probablement des statues de culte ressemblant à l'illustration qu'en donnent les monnaies des souverains indo-grecs Agathocle et Pantaléon : les dieux y sont représentés dans

un style purement indien, sous une forme archaïque et dans une position hiératique et frontale[21].

Le fonds culturel indigène, dont nous venons d'esquisser quelques traits, a gardé tout son impact en dépit de l'hellénisation, mais reste un phénomène de rayonnement local. L'unité politique du nord et du sud de l'Hindou-Kouch, notamment sous Eucratide, ne semble avoir favorisé aucun échange en rapport avec les cultures indigènes : il faudra attendre l'époque kouchane pour que les cultes indiens et iraniens franchissent l'Hindou-Kouch dans les deux sens. S'il y a eu, sous pouvoir grec, échanges entre ces deux pôles de l'hellénisme oriental, cela n'a concerné que ce qui était commun à la culture des Grecs, soit les productions artistiques et intellectuelles et l'instrumentum de la vie quotidienne mentionnés ci-dessus, peut-être aussi quelques autres marchandises, comme des denrées, qui n'ont, évidemment, laissé aucune trace.

Ce phénomène est bien illustré à Aï Khanoum, où l'on n'observe avant l'an 145, soit avant la chute de la ville, aucun emprunt indien dans la vie quotidienne et religieuse gréco-bactrienne. Les nombreuses trouvailles d'origine indienne qui y ont été faites doivent être interprétées à la lumière du contexte historique qui précéda immédiatement la fin du pouvoir grec. Bien que dispersées dans la ville lors de son pillage, les productions indiennes semblent dans leur totalité provenir d'un seul lieu de dépôt, la trésorerie du palais royal[22]. Le contexte chronologique et économique a pu être précisé grâce à la découverte dans cet édifice d'une vingtaine d'inscriptions économiques, apposées à l'encre, telles des étiquettes, sur les vases qui faisaient office de caisses du trésor royal[23]. Avec l'étude numismatique[24] et les quelques rares sources textuelles relatives à l'époque – les sources gréco-romaines, chinoises et indiennes -, ces textes expliquent dans quelles circonstances le roi Eucratide lança ses expéditions contre Ménandre et comment il ramena dans sa trésorerie d'Aï Khanoum un riche butin de productions d'origine indienne. Ces importations ne sont donc pas le résultat d'échanges commerciaux. Elles sont liées à des événements ponctuels, comme si les Grecs de Bactriane n'avaient guère été attirés par les affaires et le grand commerce et constituaient principalement une classe de propriétaires fonciers.

Tout en présentant un intérêt majeur pour l'interprétation des événements historiques et l'histoire des mentalités, les objets d'Aï Khanoum

sont aussi un témoignage précieux pour nos connaissances sur l'Inde elle-même, grâce notamment à la date ancienne des trouvailles, antérieures à l'an 145 avant J.-C. L'une des trouvailles majeures est celle d'incrustations de cristal de roche et d'agate, qui décoraient une pièce de mobilier de grande valeur que l'on peut vraisemblablement identifier comme un trône[25]. La présence, parmi ces éléments décoratifs, de plaquettes d'agate blanche permet d'attribuer à Taxila le lieu de manufacture de l'objet, car c'est dans la région de cette ville que se trouvait le seul gisement connu de cette pierre. L'intérêt de cette trouvaille d'Aï Khanoum est rehaussé par le fait que le seul parallèle que l'on connaisse pour ce type de meuble a été découvert en Italie, dans une résidence impériale de Rome[26].

Dans le même trésor d'Aï Khanoum figurent en outre un grand nombre d'objets en pierres fines et divers matériaux liés à la joaillerie, notamment des agates et des cornalines. Quelques pièces indiennes, enfin, montrent que la pratique du commerce n'était pas inconnue des Indiens eux-mêmes : des perles de lapis-lazuli, la pierre originaire du Badakhshan, notamment une en forme de lotus, ont été façonnées en Inde avant de revenir en Bactriane ; des perles de corail, elles aussi travaillées en Inde, comme l'atteste l'une d'entre elles taillée en forme de *nandipâda*, sont en fait d'origine méditerranéenne.

Parmi les objets indiens, la découverte-reine faite dans la trésorerie est un disque d'une vingtaine de centimètres de diamètre, formé d'un assemblage de plaquettes de coquillage incrustées de pâte de verre polychrome (fig. 1)[27]. Le décor présente un style très proche de celui des sculptures de Bharhut et Sanchi. Le sujet comprend un parc planté d'arbres en fleurs, où s'ébattent des animaux « exotiques » tels des biches et des paons. Devant ce parc s'avancent trois cavaliers armés et un quadrige transportant trois personnages, dont l'un, de statut royal, est abrité sous un parasol. Trois autres personnages, des spectatrices, également sous un parasol, sont appuyés à la rambarde d'un édifice à balcon. Un dixième personnage est assis au pied d'un édifice à toit en berceau de type indien qui symbolise la hutte d'un ermite. Quelques-uns de ces personnages et motifs sont reproduits sur la bordure du disque, en miniature, et offrent comme un rappel du thème central : on y distingue des rameaux fleuris, des huttes, des couples assis et des couples de biches et de paons. Le sujet est vraisemblablement le mythe indien de Shakuntalâ, plus précisément l'épisode de la rencontre de la princesse

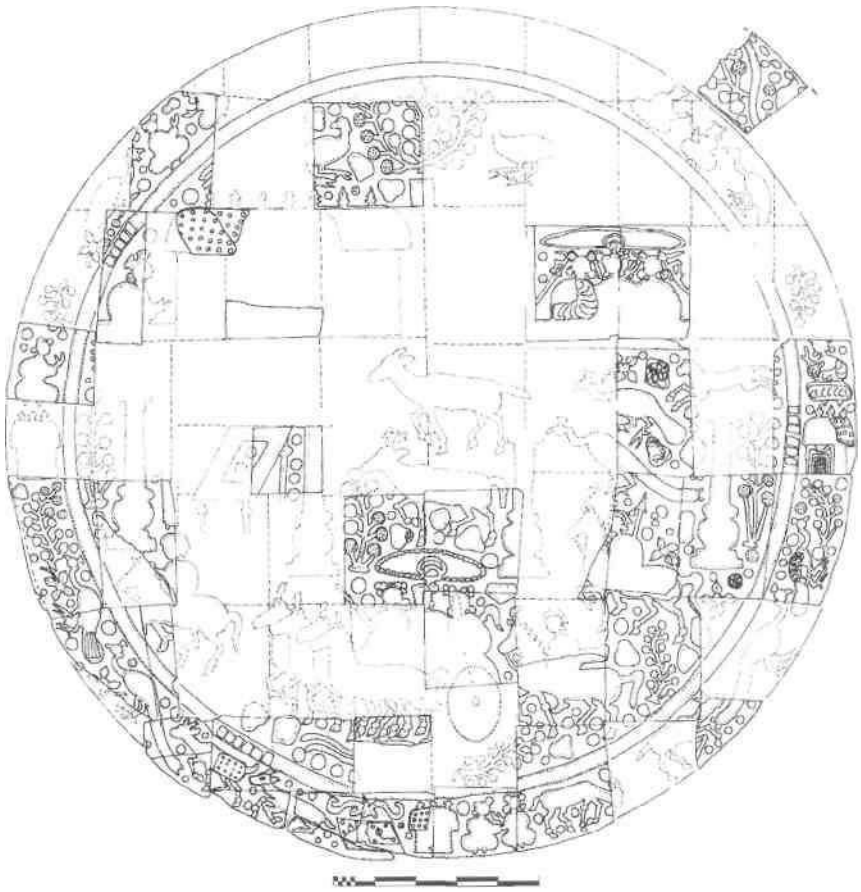


Fig. 1. Aï Khanoum : plaque d'origine indienne en coquillage incrusté de pâte de verre illustrant le mythe de Shakuntala.

avec le roi Dushyanta dans un ermitage. De cette liaison naîtra Bharata, le héros éponyme de l'Inde. Le support de la scène était vraisemblablement un miroir, objet typiquement féminin et bien approprié à ce thème iconographique, dans lequel sont associées une scène de chasse et une rencontre amoureuse. Ce double schéma, que l'on trouve par exemple chez Virgile dans la rencontre d'Énée et Didon, est universel, mais par son caractère profane il constitue une rareté dans l'iconographie indienne.

Conclusion

Le commerce entre la Bactriane et l'Inde ne prend son essor qu'au premier siècle avant notre ère. Il coïncide avec l'arrivée des peuples nomades de l'Asie centrale vers le nord de l'Inde, la consolidation de l'empire kouchan et l'ouverture des grandes voies commerciales, comme
la route terrestre dite de la soie et la route maritime par l'océan Indien[28]. Le produit de ce commerce est surtout connu par les trouvailles du trésor de Begram. C'est peut-être aussi à cette époque tardive, à savoir la dernière moitié du I^er^ siècle avant notre ère, qu'il faut attribuer une trouvaille faite à Takht-i Sangin, dans le sanctuaire gréco-bactrien de

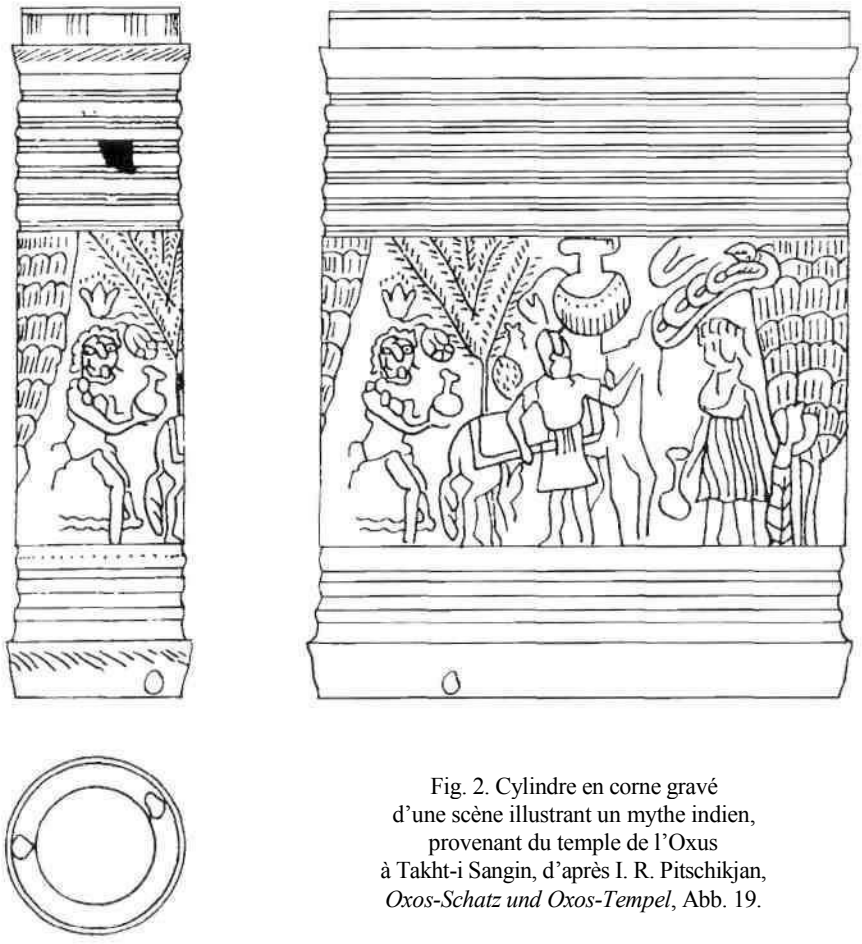


Fig. 2. Cylindre en corne gravé
d'une scène illustrant un mythe indien,
provenant du temple de l'Oxus
à Takht-i Sangin, d'après I. R. Pitschikjan,
Oxos-Schatz und Oxos-Tempel, Abb. 19.

l'Oxus, au Tadjikistan : un manche en corne décoré d'une scène qui pourrait reproduire le panthéon vishnouïte, avec la triade Vâsudeva-Krishna, Balarâma-Samkarshana et leur sœur Ekânamshâ-Subhadra (fig. 2). C'est à la même triade qu'était peut-être consacré le temple de Taxila[29]. Par les nouvelles voies commerciales inaugurées vers le tournant de notre ère commencent donc à circuler toutes les idées de l'époque et non plus seulement celles de l'hellénisme : c'est alors seulement que l'Asie centrale devient perméable aux influences indiennes, avec la diffusion des cultes indiens et les cultes syncrétiques indo-iraniens, illustrés par l'iconographie monétaire kouchane.

NOTES

1. Cl. Rapin, *La Trésorerie du palais hellénistique d'Aï Khanoum. L'Apogée et la chute du royaume grec de Bactriane (Fouilles d'Aï Khanoum VIII, Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan* [abrégé ci-après *MDAFA]*, XXXIII), Paris, 1992.

2. Cl. Rapin, *La Trésorerie...*, p. 281-294.

3. Cl. Rapin, *La Trésorerie...*, p. 295-299.

4. P. Bernard, « Problèmes d'histoire coloniale grecque à travers l'urbanisme d'une cité hellénistique d'Asie centrale », dans *Sonderdrück aus 150 Jahre Deutsches Archäologisches Institut 1829-1979*, Mainz, 1981, p. 108-120 ; *idem*, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *Journal Asiatique*, 1976, p. 245-275 ; B. Ja. Staviskij, *La Bactriane sous les Kushans. Problèmes d'histoire et de culture*, éd. et trad. P. Bernard *et alii*, Paris, 1986 ; *Drevnejšie gosudarstva Kavkaza i Srednej Azii (Arheologija SSSR)*, G. A. Košelenko (éd.), Moscou, 1985.

5. Pour une synthèse sur l'hellénisme en Inde et les relations avec la Bactriane à la lumière des trouvailles archéologiques, voir P. Callieri, « The North-West of the Indian subcontinent in the Indo-Greek period. The archaeological evidence », dans *In the Land of the Gryphons. Papers on Central Asian archaeology in antiquity*, éd. A. Invernizzi, Firenze, 1995, p. 293-308.

6. J. Marshall, *Taxila*, Cambridge, 1951 ; G. Erdosy, « Taxila : Political History and Urban Structure », in M. Taddei, éd., *South Asian Archæology 1987*, II, Rome, 1990, p. 657-74 ; G. Fussman, « Taxila : The Central Asian Connection », in H. Spodek, D. M. Srinivasan, éds., *Urban Form and Meaning in South Asia. The Shaping of Cities from Prehistoric to Precolonial Times*, *The National Art Gallery*, *Washington, Studies in the History of Art 31*, Hanover, London, 1993, p. 83-100 ; P. Callieri, « The North-West of the Indian subcontinent », p. 294-299.

7. *Ibidem*, p. 299-302.

8. *Ibidem*, p. 302-304.

9. P. Bernard, *Fouilles d'Aï Khanoum IV. Les monnaies hors trésors. Questions d'histoire gréco-bactrienne (MDAFA 28)*, Paris, 1985, p. 97-105. Pour un report du départ

des Grecs du nord de PHindou-Kouch jusqu'en 70 avant notre ère : G. Fussman, « L'Indo-grec Ménandre ou Paul Demiéville revisité », *Journal Asiatique*, 281, 1993, p. 61-137, notamment p. 120-130 ; mais voir surtout O. Bopearachchi, « Graeco-Bactrian Issues of Later Indo-Greek Kings », JVC 1990, p. 79-103.

10. Dans le *Milindapanha :* Cl. Rapin, *La Trésorerie...*, p. 281-287 ; O. Bopearachchi, « Ménandre Sôter, un roi indo-grec. Observations chronologiques et géographiques », *Studia Iranica*, 19, 1990, p. 39-85 ; G. Fussman, « L'Indo-grec Ménandre », p. 61-137.

11. Cl. Rapin, *La Trésorerie...*, p. 295-299 ; P. Callieri, « The North-West of the Indian subcontinent », p. 293-294.

12. P. Bernard, *Les monnaies hors trésors*, p. 85-95.

13. P. Callieri, « The North-West of the Indian subcontinent », p. 306.

14. Sur l'inventaire de ces objets voir P. Callieri, « The North-West of the Indian subcontinent », p. 298-302. Parmi les techniques, on notera notamment celle de la statuaire (le modelage en argile crue).

15. Les sources hellénistiques anciennes font pourtant part de l'engouement des Indiens pour ces objets, dont ils faisaient des copies (notamment les strigiles ou les imitations, à base de laine, des éponges d'origine méditerranéenne utilisées par les Macédoniens) : voir le récit rapporté par Néarque chez Strabon XV, 1, 67.

16. Sur le rôle de la culture hellénistique en Inde, par exemple dans la transmission du savoir en astronomie, voir S. Veuve, « Cadrans solaires gréco-bactriens à Aï Khanoum (Afghanistan) », *Bull. de Corresp. Hellén.*, 106, 1982, p. 23-51, notamment p. 44-51 ; Cl. Rapin, *La Trésorerie...*, p. 128-130.

17. R. Audouin, P. Bernard, « Trésor de monnaies indiennes et indo-grecques d'Aï Khanoum (Afghanistan) », *Revue numismatique*, 16, 1974, p. 6-41 ; O. Bopearachchi, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques. Catalogue raisonné*, Bibliothèque nationale, Paris, 1991, p. 56-59.

18. L'apparition du Zeus-Mithra ne date que d'Hélioclès, après 145 av. J.-C. : Fr. Grenet, « Mithra au temple principal d'Aï Khanoum ? », dans *Histoire et cultes de l'Asie centrale préislamique. Sources écrites et documents archéologiques. Actes du Colloque international du CNRS (Paris, 22-28 novembre 1988)*, Paris, 1991, p. 147-151.

19. Pour le fonds mésopotamien et iranien-centre-asiatique du plan des temples en Bactriane, voir Cl. Rapin, « Les Sanctuaires de l'Asie centrale à l'époque hellénistique. État de la question », *Études de Lettres*, n° 4, Lausanne, 1992, p. 101-124 ; étude reprise dans *Vestnik drevnej Istorii*, 4 (211), Moscou, 1994, p. 128-140. Pour le fonds culturel indien du temple C de Jandiâl à Taxila, voir Cl. Rapin, « Indo-Greeks and Vishnuism : on an Indian object from the sanctuary of the Oxus and two temples in Taxila », dans *In the Land of the Gryphons. Papers on Central Asian archaeology in antiquity*, éd. A. Invernizzi, Firenze, 1995, p. 275-291.

20. Outre la statuaire du temple principal d'Aï Khanoum, voir notamment le cas de Takht-i Sangin : I. R. Pičikjan, *Kul'tura Baktrii. Ahemenidskij i ellinističeskij periody,* Moscou, 1991, fig. 34-37 ; *Oxus. 2000 Jahre Kunst am Oxus-Fluss in Mittelasien, Museum Rietberg Zürich*, 1989, 10-14.

21. Réf. dans C. Rapin, « Indo-Greeks and Vishnuism », p. 278-281.

22. Cl. Rapin, *La Trésorerie...*, p. 281-299.

23. P. Bernard, « Pratiques financières grecques dans la Bactriane hellénisée », *Bull. de la Société Française de Numismatique*, 34, n° 5, mai 1979, p. 517-520 ; Cl. Rapin, « Les inscriptions économiques de la trésorerie hellénistique d'Aï Khanoum (Afghanistan) », *Bull. de Corresp. Hellén.*, 107, 1983, p. 315-372 ; *idem, La Trésorerie...*, p. 95-114.

24. P. Bernard, *Fouilles d'Aï Khanoum IV ;* O. Bopearachchi, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques*, 1991.

25. Cl. Rapin, *La Trésorerie...*, p. 237-244 ; P. Callieri, « The North-West of the Indian subcontinent », p. 298 et fig. 3-4.

26. *Le tranquille dimore degli dei, La residenza imperiale degli horti Lamiani, Roma, maggio-settembre 1986, Campidoglio, Palazzo dei Conservatori* (a cura di M. Cima ed E. La Rocca), Roma, 1986, p. 105-144, notamment p. 124.

27. Cl. Rapin, *La Trésorerie...*, p. 185-232.

28. M. G. Raschke, « New studies in Roman commerce with the East », dans *Aufstieg und Niedergang der romischen Welt, II Principat, 9, 2*, H. Temporini ed., Berlin-New York, 1978, p. 604-1361.

29. Cl. Rapin, « Indo-Greeks and Vishnuism : on an Indian object from the sanctuary of the Oxus and two temples in Taxila », dans *In the Land of the Gryphons. Papers on Central Asian archaeology in antiquity*, éd. A. Invernizzi, Firenze, 1995, p. 275-291. Pour les monnaies indo-grecques au panthéon vishnouïte, voir R. Audouin, P. Bernard, *Revue numismatique*, 16, 1974, p. 6-41 (ci-dessus n. 17).